

« Il m'a fallu du temps pour parler du sida »

Le réalisateur Robin Campillo, ancien d'Act Up, dit comment l'irruption du VIH a changé son rapport au cinéma

ENTRETIEN

Célébration du combat d'Act Up-Paris, l'association de lutte contre le sida qui défraya la chronique en France dans les années 1990, *120 battements par minute* arrive sur les écrans auréolé de la ferveur qu'il a suscitée à Cannes et de l'aura du Grand Prix qu'il y a remporté. Pour Robin Campillo, militant dans l'association au cours des années 1990, c'est plus ou moins consciemment le projet d'une vie. Le cinéaste a vu son rapport au cinéma bouleversé par l'irruption du sida, et n'a signé son premier film, *Les Revenants*, qu'à l'âge de 42 ans, en 2004 (il est par ailleurs scénariste, notamment pour Laurent Cantet, avec qui il a coécrit *L'Emploi du temps*, *Entre les murs* ou encore *L'Atelier*, en salle le 11 octobre). En 2014, dans l'électrisant *Eastern Boys*, il affirmait un rapport au corps et un point de vue politique frontal qui allaient infuser *120 battements par minute*.

Comment êtes-vous arrivé à Act Up ?

C'était en 1992, après dix ans d'épidémie. J'arrive assez furieux d'avoir pris conscience qu'on avait désigné très fort les gays par ce terme stigmatisant de « groupe à risque ». La société nous définissait comme des victimes potentielles de l'épidémie sans nous donner aucune visibilité.

Pendant la décennie précédente, comment avez-vous vécu l'épidémie ?

J'avais 20 ans en 1982. J'ai tout de suite senti que quelque chose de très, très grave allait se passer. J'étais en province, j'avais des petits copains, mais je n'étais pas tellement dans le milieu gay. C'était le moment où paraissaient les premiers articles de *Libération* sur le kaposi [*les lésions cutanées provoquées par le VIH*], les abominables photos de ce couple gay malade dans *Paris Match*... Les textes étaient déliants. On ne savait rien sur les modes de transmission, l'inquiétude était très forte. J'avais le sentiment qu'on nous annonçait que tout le monde allait mourir. C'est l'époque où j'entre à l'Idhec [*Institut des hautes études cinématographiques*]. Je m'enfonçais dans le cinéma. Je ne pense plus à tout ça, j'arrête d'en parler. Pendant plusieurs années, je n'ai plus de vie sentimentale.

C'est ce que raconte le personnage de Nathan dans le film... Absolument.

Le considérez-vous comme votre alter ego ?

Non. Il y a des bribes de mon histoire dans le film, mais pas plus.

Revenons à Act Up...

En 1991, c'est le début des grandes actions d'Act Up – l'interruption de la messe à Notre-Dame, etc. Je travaillais alors comme monteur pour la télévision. Sur les rushes, je vois des moments où les militants apparaissent en dehors de l'action, qui me touchent beaucoup. Je décide de les rejoindre.

Il se passera encore dix ans avant votre premier film, « Les Revenants »...

Le type est lent ! Très, très lent ! (*rires*) J'ai toujours voulu faire du cinéma. Mais, à l'Idhec, je me suis aperçu que les gens que j'admirais – les cinéastes de la Nouvelle Vague, les Straub... –, ne pouvaient pas m'aider à penser cette épidémie, que je n'arrivais moi-même pas à gérer. A l'école, je suis entré en crise avec le cinéma. C'est un peu dommage... Il m'a fallu beaucoup de temps, et le

passage à Act Up – parce qu'on y fabriquait de l'image, de la mise en scène, du jeu – pour comprendre que ce qui m'intéressait, c'était de parler de ça. De voir comment on pouvait avoir un écart avec l'épidémie, une possibilité de jeu qui produise une image, qui change les représentations de la maladie.

« Les Revenants » sont déjà un film qui dialogue, certes un peu secrètement, avec le sida...

J'avais l'impression de ne pas pouvoir utiliser le mot « sida ». On ne peut pas parler d'Hiroshima, écrivait Duras, seulement de l'impossibilité de parler d'Hiroshima. J'essayais de traduire l'anesthésie dans laquelle j'étais au début de l'épidémie. La peur, liée à ces gens que je n'étais pas sûr d'avoir perdus, dont je ne savais pas s'ils étaient vivants ou morts... A force de ne pas vouloir souffrir, on se propulse dans une sorte d'ère glaciaire – un état de demi-vie ou de survie... Le film parle de l'absence des gens qui sont partis, comme une présence embarrassante.

Dans « 120 battements par minute », votre approche du sida est totalement frontale. Qu'est-ce qui a changé ?

Mes producteurs, Hugues Charbonneau (un ancien d'Act Up lui aussi) et Marie-Ange Luciani, m'ont dit que c'était le moment. Et on a senti la même chose partout où on présentait le film – dans les chaînes de télé, au Centre national du cinéma et de l'image animée (CNC)... Le désir était très, très fort. D'un coup tout le monde voulait en être. Je ne saurais pas expliquer pourquoi. Beaucoup de gens s'aperçoivent sans doute qu'ils ont traversé eux aussi cette épidémie, qu'ils ont perdu des gens proches. Il y a eu du non-dit un peu partout.

Ce film, vous le portiez depuis longtemps ?

Sans doute. Avec le recul, j'ai compris que tous les films sur le sida racontaient des histoires individuelles. Pour moi, cela correspondait aux années 1980 – des années assez sinistres pour plein de raisons... J'avais envie de parler

« J'avais envie de parler du moment où les gens reprenaient le pouvoir collectivement »

du moment où les gens reprenaient le pouvoir collectivement. De la possibilité de faire un geste politique qui ait un sens. Et plus simplement de parler de ce que j'ai vécu. Mais ce n'est pas de la nostalgie ! Et je suis très gêné par la manière dont certains médias, dont les pouvoirs publics, tentent de s'approprier cette histoire...

C'est-à-dire ?

A Cannes, je ne voulais pas être interviewé par BFM-TV. Mais, après la remise des prix, les lauréats doivent parler à cette chaîne en direct. Et je n'ai pas eu la présence d'esprit de refuser. Je m'en suis voulu. A Act Up, on a essayé de gérer la perception

qu'avaient les gens des malades, des gays, des lesbiennes... Nous nous représentions nous-mêmes. Une chaîne comme BFM-TV a œuvré contre cela. Ils ont quand même fait un direct toute une journée sur La Manif pour tous, et lorsque, une semaine plus tard, les partisans du Mariage pour tous sont descendus dans la rue, leur live portait sur le Vendée Globe... Ensuite, on a évité toute récupération politique.

« 120 battements par minute » joue peu la carte du film d'époque. Est-ce pour faire résonner l'esprit d'Act Up dans le monde d'aujourd'hui ?

Act Up était très minoritaire. On nous a accusés de communautarisme, de vouloir rester entre nous – pas toujours à tort d'ailleurs –, voire de fascisme. On était considérés comme infréquentables. A ce titre, je ne pense pas qu'on puisse comparer Act Up à quoi que ce soit. Sauf peut-être aux Indigènes de la République. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
ISABELLE REGNIER

Une contagion de la colère, de l'amour et du partage

Le film de Robin Campillo, distingué à Cannes cette année, retrace le combat des militants d'Act Up dans les années 1990

120 BATTEMENTS PAR MINUTE

■■■■□

À première vue, c'est une ponctuation terrifiante qui scande le voyage infernal et magnifique des héros de *120 battements par minute* : la caméra attrape des grains de poussière qui flottent dans les faisceaux de lumière, au-dessus d'une piste de danse ; insensiblement, ces particules prennent des formes organiques jusqu'à se faire cellules et virus, qui s'assemblent, se divisent pour mieux se multiplier.

Il en va de cette image inventée par Robin Campillo comme du reste de son film : ce qui semble

au premier abord une métaphore funèbre (la mort est dans l'air, puisque nous sommes au pic de l'épidémie de sida, au moment où la médecine n'apporte aux malades d'autre secours que palliatif) est aussi une représentation de la vie. La contagion, c'est la diffusion de la maladie, c'est aussi le partage de la colère, de l'énergie ; le virus se transmet, comme les informations et le savoir qui permettront d'en limiter la propagation, d'élaborer des thérapies efficaces. Bref, Campillo renverse cul par-dessus tête la vieille scie attribuée à Cocteau : « *Le cinéma, c'est filmer la mort au travail*. » Devant sa caméra, c'est la vie – celle de ceux qui ne sont plus, celle de ceux qui ont été sauvés grâce à ce combat – qui s'épanouit.

Pour jeter ce pont du néant à l'existence, Robin Campillo a puisé dans sa mémoire de militant d'Act Up. Scénariste et monteur de son film, il lui donne une pulsation rapide (celle des titres électro sur lesquels on dansait alors, celle d'un cœur au bord de l'effolement) qui impose l'urgence dans laquelle vivent ses personnages, militants que la maladie ou l'infection a réunis. Cette libre association des énergies constitue le trait le plus immédiatement marquant de *120 battements par minute* : Campillo met en scène l'élaboration de la parole et de l'action d'un groupe militant avec une attention et une empathie qui n'empêchent pas la lucidité, voire l'ironie (toujours bienveillante).

Dès la première séquence, qui montre le débat qui suit une intervention spectaculaire du groupe lors d'une réunion de l'Agence française contre le sida, il donne une réalité physique à la dialectique entre les actes et le discours. Et alors qu'on n'a pas encore eu le temps de faire connaissance avec les personnages, on discerne très bien cette autre dialectique, plus mystérieuse, entre les affects individuels et l'engagement collectif.

Les étincelles jaillissent

Prenez le personnage d'Hélène (Catherine Vinatier), mère d'un jeune garçon hémophile contaminé par transfusion. Elle détonne dans un groupe majoritairement gay, dont elle est l'aînée d'une quinzaine d'années. Et son

statut de mère bienveillante vole en éclats lorsqu'elle demande, au grand scandale des jeunes plus libertaires, l'emprisonnement des responsables de la contamination. Entre l'utopie et la rétribution, entre la fermeté doctrinale (voire la raideur) et l'amour maternel, les étincelles jaillissent.

Peu à peu, deux figures se détachent. Nathan (Arnaud Valois), nouveau venu dans l'association, et Sean (Nahuel Perez-Biscayart), vétéran d'un combat que la maladie rend de plus en plus difficile à livrer. Ils sont portés par le même courant, mais il apparaît qu'ils n'ont pas la même route à parcourir, ce qui ne les empêche pas de s'aimer. Cet amour éphémère de l'ombre d'une fin à laquelle Sean ne peut échapper est d'autant plus

bouleversant que nous savons aujourd'hui qu'il ne s'en fallait que de quelques mois pour qu'il en aille autrement. L'émotion qui saisit pendant ces dernières scènes n'est pas celle du mélo, elle est faite de colère et d'admiration.

Campillo laisse de côté les effets faciles, demandant à ses acteurs d'emmener leurs personnages jusqu'au bout du chemin, sans effets spéciaux, sans paroxysmes pour parvenir à la vérité d'un moment qui resterait autrement enfoui. Ici, la fin de la vie, c'est encore la vie. ■

THOMAS SOTINEL

Film français de Robin Campillo. Avec Nahuel Perez-Biscayart, Arnaud Valois, Adèle Haenel, Antoine Reinartz (2 h 22).